

donner dans la campagne, pour se réfugier sous le canon de Montevideo.

Enfin cette journée si redoutée eut lieu en janvier 1843, et dès qu'on eut après Oribe campé à une lieue de Montevideo avec son hideux cortège. M. l'amiral Mac-Intosh n'était pas encore arrivé dans la Plata. Il fallut bien songer aux moyens de défense; car, ainsi qu'on l'a vu plus haut nous avions tout à redouter de la haine de ces espèces de cannibales qui arrivaient *altérés de sang*, selon l'expression favorite de leurs chefs, tous membres distingués du club de la *masorca*, décrit par MM. Page et de Bécourt.

M. Théodore Pichon, Consul général de France, alla au devant des désirs de la population Française en provoquant une réunion chez lui, dès le 9 février, dans laquelle il fut convenu qu'une commission composée de onze membres choisis parmi les Français présents à la réunion, s'assemblerait le lendemain au consulat, sous la présidence de M. Pichon, pour déterminer les points de la ville où devaient être établis les postes des marins et des résidents Français.

Voici un extrait du rapport de cette commission, qui a été publié en entier, avec les noms des personnes qui l'ont signé, dans le *Patriote* du 15 février.

« Messieurs, dans la réunion qui a eu lieu le 9 de ce mois, au consulat de France, dans le but d'éclairer les résidents Français sur la situation actuelle, il a été reconnu, par la grande majorité des Français présents à cette réunion, qu'il y avait nécessité de demander au commandant de notre station navale un débarquement de marins armés pour protéger la vie et les propriétés des Français dans toutes les éventualités de la lutte qui afflige ce pays. »

« Il a été également reconnu que le jour où le danger cessait d'apparaître comme une perspective plus ou moins éloignée, se manifesterait tout-à-coup grave et menaçant, ce serait à la fois un droit et un devoir pour les résidents Français de se réunir pour défendre leurs intérêts attaqués. »

« Soit l'indication des mesures adoptées à l'unanimité. »
« Telles sont, Messieurs, les mesures les plus urgentes auxquelles votre commission a cru devoir s'arrêter afin de réaliser le plutôt possible une manifestation qui, dans toute éventualité, sera une garantie puissante pour chacun de vous, pour vos familles, pour vos intérêts les plus chers; mais ce mouvement ne peut avoir de force et de valeur que par l'assentiment unanime. »

« Qu'aucun Français n'hésite donc à participer à une manifestation qui est faite à la fois dans l'intérêt de tous les résidents étrangers et dans l'intérêt commercial de ce pays; que tous nos compatriotes se rendent en

« Pour cela ils ordonnèrent une sortie générale, et, cette fois, l'opération fut menée avec tant d'impétuosité qu'une partie de nos boyaux de tranchée fut détruite. La colonne ennemie était commandée par des officiers anglais, bien instruits de l'état de choses, car l'un d'eux arriva jusqu'à l'entrée de la mine, où il fut tué par un de nos grenadiers. Les papiers qu'on trouva sur lui nous apprirent que c'était le capitaine Haldfield. Sa mort fit hésiter la troupe qu'il commandait. Attaquée avec énergie, elle regagna la place en laissant derrière elle beaucoup de morts et de blessés. »

« L'affaire du 6 avril fut encore plus meurtrière que les précédentes, quoique sans succès. L'ennemi avait offert la veille un hideux spectacle. Il avait planté sur les remparts de la Tour maudite une demi-douzaine de lances à la pointe de chacune desquelles était placée la tête fraîchement coupée d'un des nôtres. Nous les reconnûmes facilement à la longueur des queues et des tresses dont elles étaient encore ornées, et que les Mangrabs qui les avaient faits prisonniers s'étaient bien gardés d'enlever, pour que nous passions les reconnaître plus facilement. A cette vue, l'irritation des soldats avait été à son comble. L'assaut fut bientôt ordonné, et pendant cinq heures consécutives, quatre cents hommes restèrent sur la brèche, sans pouvoir traverser le fossé qui les séparait de la place, ne pouvant pas avancer et cependant ne voulant pas reculer, bien qu'on les mitraillât à outrance. Enfin, la chute du jour vint mettre un terme à cette bocherie, en nous faisant abandonner la position. »

« massé mercredi prochain à leurs postes respectifs. Il est important que cette première démonstration soit imposante par le nombre, par le calme et par la dignité. »
Le président: Théodore Pichon consul de France.—
Le secrétaire Eugène Tandonnet.
(La suite au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES.

Un grand événement vient de s'accomplir en Belgique: nous voulons parler des élections pour la chambre des représentants. Selon l'usage, le résultat est diversement apprécié, et l'on chante le Te Deum dans les deux camps. Cependant il est un fait saillant, c'est que quatre des hommes les plus considérables de la dernière majorité ont été éliminés, et parmi eux, les hommes dans lesquels elle aimait à se personnifier au commencement de chaque session, c'est à dire le président et les deux vice-présidents:

« Aux élections de 1841, dit l'Observateur, les efforts combinés du ministère, du haut clergé et de la banque n'ont pu réussir à écarter aucune des notabilités libérales. »

« Aux élections de 1843, l'opinion libérale, privée de toute alliance, livrée à elle-même, trahie par plusieurs des siens, est parvenue à abattre quatre des colonnes du parti opposé. »

« Le parti libéral a fait quelques pertes, il est vrai; mais que sont ces pertes auprès de celles de nos antagonistes. »

« Pour quelques soldats obscurs que recrute le parti rétrograde, pour quelques transfuges auxquels il ouvre les portes de la chambre, et qui peut-être se tourneront un jour contre lui, il perd ses généraux les plus habiles, les plus expérimentés et les plus sûrs. »

« En présence d'un pareil résultat, on peut dire, sans craindre un démenti, que l'avantage des élections est resté aux libéraux. »

Il ne s'est rien passé d'important aux séances du parlement anglais des 12 et 13

« Dans cette journée, nous fîmes encore des pertes immenses, surtout parmi les officiers du génie. Le général Caffarely, qui d'abord avait laissé quelque espoir de guérison, demandait à chaque instant pourquoi ses camarades ne venaient plus le voir. On lui avait soigneusement caché la mort du capitaine Crozier, pour lequel il s'était pris d'une amitié vive; mais, quoi qu'on fit pour lui dissimuler la triste nouvelle, l'inquiétude et le chagrin augmentèrent sa maladie. Il me disait chaque fois que j'allais m'informer de sa santé de la part du général en chef: »

—Mon cher Bolardeau, si je ne laisse mes os ici, une seule chose me fera peiner: ce sera de voir tous ces braves jeunes gens, pleins d'espérance et d'avenir, comme toi, périr sans gloire devant une misérable bicoque, et de savoir que c'est moi, moi seul qui les ai entraînés à leur perte en les emmenant dans ce pays. »

—Citoyen général, lui répondis-je, vous retourneriez en France lorsque le citoyen général en chef aura conquis l'Égypte, ce qui, j'espère, sera bientôt fait. »

—Tu crois?

—J'en suis intimement convaincu. »

« Je ne pensais pas un mot de ce que je disais, car plus que personne j'étais persuadé que tôt ou tard, si mon corps ne servait pas de pâture aux crocodiles du Nil, ma tête, comme celles de mes infortunés camarades, irait figurer au bout d'une pique sur les créneaux de la Tour maudite. »

« Caffarely ne vécut pas longtemps. La perte du jeune Bay, son chef d'état-major, qu'on ne put lui cacher, le jeta

juin. La demande d'une pension pour la princesse Augusta, qui épouse le duc de Meklenbourg-Strelitz, a été assez froidement accueillie à la chambre des communes, et à la chambre des lords, le duc de Wellington a repoussé une proposition faite par lord Fortescue, en faveur des deux enfans du premier mariage du duc de Sussex. »

En Irlande, les protestans tiennent des assemblées contre le rappel, dans lesquelles on declame beaucoup contre le pape et contre M. O'Connell, et l'on semble provoquer une collision. M. O'Connell, au contraire, a obtenu des partisans du rappel, que dans une grande procession qui se prépare à Skibbereen, il ne sera portés ni bannières, ni emblèmes, ni rameaux verts, et le jour de l'assemblée, il ne devra pas se montrer un seul bâton; il ne se vendra pas une goutte d'eau-de-vie ou de genièvre. »

Sous la date de Berlin, le 5 juin, la Gazette de Hambourg publie les lignes suivantes:

« Le bruit est répandu dans les cercles les mieux informés, et y trouve croyance, que le duc de Leuchtenberg sera dans peu de temps appelé à une vice royauté, qui sera créée pour lui, soit dans la Russie méridionale, soit en Pologne. »

C'est aujourd'hui le deuxième anniversaire de la mort de Garnier-Pages. Le monument qui lui a été élevé par la reconnaissance de l'opinion à laquelle il avait voué sa vie, vient d'être terminé. Les restes de ce digne citoyen, déposés d'abord dans une tombe provisoire, seront exhumés demain samedi et transférés immédiatement dans leur dernière demeure. La cérémonie aura lieu au cimetière du père Lachaise, à onze heures. »

Un député qui fit partie de cette petite phalange qui, sous la restauration, lutta avec tant de constance et sut devenir enfin majorité

dans un abatement complet, et la veille de sa mort il me dit:

—Bolardeau, puisque je n'ai que toi pour me distraire, lis-moi donc les premières pages de ce volume qui est là sur mon porte-manteau: cela m'amusera, et toi aussi. »

« Je pris le livre et le commençai à lire à haute voix: c'était la préface du citoyen Voltaire à l'*Esprit des Loix*; mais à peine avais-je tourné le second feuillet que le général s'était assoupi. J'allai retrouver le général en chef, qui m'avait envoyé vers lui. »

« Comment va Caffarely? me demanda-t-il du plus loin qu'il m'aperçut. »

—Citoyen général en chef, je crois que sa fin approche: cependant le général m'a demandé de lui lire la préface du citoyen Voltaire à l'*Esprit des Loix* du citoyen Montesquieu. »

—Eh bien! après?

—Eh bien! après, citoyen général, il s'est endormi. »

—Et toi aussi, n'est-ce pas? reprit Napoléon d'un ton goguenard. C'est drôle! vouloir entendre cette préface avant de mourir! Je le reconnais bien là. Je vais aller le voir. »

« Il se recoucha à sa tente; mais le moribond dormait, et ne voulait pas interrompre son sommeil. La nuit suivante, Caffarely rendit le dernier soupir; cette mort excita les regrets de toute l'armée. »

(La suite au prochain numéro.)

M. de Corcelles pere, vient de mourir; il s'était retiré de la vie politique depuis quelques années. Ses obsèques auront lieu demain samedi à la Madeleine.

Hier a été opérée, au Pere-Lachaise, la translation des restes mortels de Casimir Perrier, du caveau où ils avaient provisoirement été déposés, dans le monument élevé sur le terrain offert par la ville de Paris.

On écrit de Port au-Prince, 22 mars :
"Le gouvernement provisoire est enfin installé; il se compose de cinq membres choisis, les uns parmi les fonctionnaires civils, les autres parmi les fonctionnaires militaires.

"Ce sont MM. Imbert, Voltaire, Guerrier et Riviere-Herard. Ce dernier conserve le commandement général de l'armée.

"Cette espèce de directoire exécutif est assisté par un conseil d'état formé de neuf révolutionnaires très prononcés.

"Le premier acte du gouvernement a été de convoquer les collèges électoraux pour la nomination d'une assemblée constituante qui siégera au Port-Républicain, ci devant le Port au-Prince.

"La future constitution ne doit, selon toute apparence, différer de celle de 1816 que sur deux points essentiels; les fonctions de président de la république ne seront plus inamovibles, mais quinquennales, et sans qu'il puisse être réélu; le sénat, qui était nommé par le président, sur une liste de candidats, sera élu par le peuple, mais avec des conditions d'éligibilité différentes de celles qui sont exigées pour les membres de la chambre des représentants.

"Tous ceux qui veulent des emplois ou de l'avancement sont tellement nombreux que le gouvernement a cru devoir faire publier un manifeste pour mettre un frein à cette fureur des places. "Vous n'aurez jamais", disent les directeurs, un gouvernement économique; si chacun veut manger au ratelier public."

(Commerce)

—Un journal dit ce matin que M. de Lamartine a prudemment refusé le banquet que lui avait offert les patriotes lyonnais, pour ne pas tomber tout-à-fait dans le radicalisme, et qu'il a accepté celui d'Arles, parce qu'il ne doit point présenter les mêmes périls. Le même journal annonce que néanmoins le ministre a transmis aux autorités d'Arles des ordres pour empêcher, par tous les moyens à leur disposition, une nouvelle manifestation comme celle de Mâcon.

Le Censeur de Lyon a donné un démenti à la première partie de cette nouvelle en annonçant, et il doit être bien informé, qu'aucune invitation n'avait été adressée à M. de Lamartine par les patriotes de Lyon, et que par conséquent l'illustre orateur n'avait eu rien à refuser.

—On écrit des Hautes-Pyrénées, le 2 juin :
"Les foules des étrangers visitant les ruines du village de Saint-Martin (route de Tarbes à Bagnères), détruit ces jours derniers par une trombe de vent, va toujours croissant. On y vient de toutes parts, les voitures publiques n'offrent plus assez de places; on y a vu plus de 20,000 personnes durant les seules journées de l'Ascension et de dimanche dernier.

"Tout le monde se retire effrayé du théâtre de cette grande catastrophe imposable à dépeindre. On ne pour-

rait pas, sans l'avoir parcouru, avoir une juste idée de cette scène d'horreur et des désastres causés, pas plus qu'on ne peut concevoir comment il a pu se faire que, dans quatre ou cinq communes victimes de cet épouvantable sinistre, personne n'ait péri."

(Revue du Havre.)

FIANCER.

Fraîche fleur que le ciel dans un moment de joie,
Détacha parmi nous,
Ango que va froisser comme un tissu de soie,
Le contact d'un époux.

Dieu se trompa sans doute en te créant si belle,
Pour te donner si tôt;
Ta place était aux cieux où la vie éternelle
T'appèlerait bientôt.

Pourquoi nous quittes-tu ? quand on aimait à suivre
La trace de tes pas;
Quand partout, adorée, on ne pouvait plus vivre
Où tu ne brillais pas.

A peine seize fois, sur ton front qui nous charme,
Le printemps a passé,
Que déjà tes beaux yeux où scintille une larme
Regrettent le passé.

En te voyant si pure, à te voir si parfaite,
Le monde était heureux,
Et chacun se disait : "Les anges qui l'ont faite
La garderont pour eux !"

Faible tige que courbe et que le vent balance,
Tu n'auras pas d'été;
Tu te laisses conduire où la douce espérance
N'a pas encore été.

Tu tomberas bientôt comme tombe une feuille
Qui veut se détacher;
Comme une blanche fleur qui se fane et s'effeuille
Quand on veut la toucher.

AROUSSE B... T. (du Havre.)

VARIÉTÉS.

PHYSIOLOGIE
DE L'ÉTUDIANT.

CHAPITRE VIII.

Où l'on explique la mortalité qui règne sur les portiers du pays latin.

(Suite.)

Quand le malade a cessé de l'être, l'étudiant en médecine ne peut pas s'expliquer comment cet homme a pu succomber à un simple rhume de cerveau, traité surtout dès son début, d'une manière aussi énergique, et il se plaint à la famille de ce que cet homme dissimulé lui avait caché sans doute plusieurs autres maladies dont il était atteint depuis long-temps !

Après cela le jeune docteur se console en répétant que nous sommes tous mortels !—Cette maxime est vieille, mais elle n'est guère consolante pour ses malades surtout.

Vu les études spéciales de l'étudiant en médecine, sa chambre est décorée d'une manière plus complète que celle de l'étudiant en droit;—on trouve toujours sur sa cheminée, en guise de pendule, une tête de mort;—cela fait mieux qu'indiquer la marche des heures et du temps, cela en indique même les ravages.

Ainsi les jeunes grisettes débutent-elles rarement par placer leurs affections sur les étudiants en médecine. Cette maudite tête de mort leur cause un effroi qu'elles ne peuvent vaincre de long-temps.—Ce n'est que dans la suite, quand elles ont acquis une plus grande force d'âme, qu'elles se décident à contempler, sans trop de palpitations, ce genre de pendule, dont le grand ressort est cassé pour l'éternité.

Les modistes jalouses, qui n'avaient osé fouiller dans la chambre d'un étudiant soupçonné d'infidélité, font quelquefois des découvertes qui les dégoûtent à tout jamais de

sonder les mystères des armoires pendant l'absence de leur amant.

Du reste il arrive très-souvent que l'amour d'une grisette pour un étudiant en médecine se porte jusque sur la médecine elle-même,—surtout quand ladite grisette, se regardant un beau matin dans un fragment de miroir, s'aperçoit que la vieillesse s'avance avec ses pattes d'oie;—alors notre grisette, voulant acquérir un état honorable pour son âge mûr, se jette à corps perdu dans la médecine; seulement, au lieu d'apprendre à tuer le pauvre monde, elle apprend à le faire naître;—àstrament dit, elle se fait sage-femme. Mission honorable et toute de confiance.—Et après avoir pris ses degrés selon les formalités voulues par la loi, l'ancienne grisette décore sa fenêtre d'un magnifique tableau représentant invariablement une dame en chapeau à plumes, tenant dans ses bras un enfant qui vient de naître, et *beau comme le jour* !

Seulement, la sage-femme ne s'appelle pas Angéline ou Mariette,—c'est madame Veuve Dubois, ou veuve n'importe quoi.

Dans le fait, si elle veut porter le nom d'un de ses nombreux époux, elle n'a que l'embarras du choix;—elle peut aussi parfaitement s'intituler veuve, car, s'ils ne lui ont pas été enlevés par la mort, ils l'ont été par la diligence Laffite et Caillard, et cela revient au même.

CHAPITRE IX.

Où l'on habille très-mal les tailleurs de l'époque.

En vérité, je vous le dis : l'homme est né pour vivre en société et en culottes.—Cette maxime, aussi vieille et consolante que chaude et pudique, est mise religieusement en pratique par l'étudiant, qui, à peine arrivé dans la rue St-Jacques, dépouille le vieil homme et la vieille redingote pour adopter le costume parisien, le plus capable de fasciner les yeux des faibles modistes et des sensibles lingères.

Pour suivre donc cette loi immuable de la nature et les ordonnances de police, pendant long-temps l'étudiant, qui tenait à se procurer une simple redingote ou un vulgaire pantalon, n'avait qu'à se rendre chez le premier tailleur venu.

Grâce au renouvellement des saisons et des pantalons, un beau matin le tailleur se présentait avec un mémoire d'une taille... patagonienne.

Le jeune débiteur, en Français parfaitement bien élevé, s'empressait d'offrir une chaise à son créancier,—mais ce lui offrait absolument que cela.

Je me trompe pourtant, quelquefois il lui offrait encore un cigare;—mais c'était alors l'effet d'une générosité poussée à ses dernières limites,—sans à allumer ce cigare avec le mémoire lui-même.

Les tailleurs de Paris, voyant que s'il continuaient ce genre de commerce ils courraient grand risque de voir aller tous leurs bénéfices en fumée, ont adopté une nouvelle mode en faits d'habits et de paletots.—Voici comment on procède actuellement pour se faire costume.

Un jeune homme qui désire un simple gilet est forcé d'aller d'abord de très-grand matin s'apper à la porte d'un banquier, en lui disant : "Monsieur, voudriez-vous avoir l'extrême complaisance de me prêter trente-cinq francs ?"

Le banquier vous regarde un instant entre les deux yeux, puis se décide à vous fermer sa bourse, sans préjudice de sa porte sur le nez.

Alors vous allez chez un commissionnaire au Mont-de-Piété, et ce fonctionnaire public, auquel vous adressez la même supplique que ci-dessus, vous demande votre nom, prend des renseignements sur votre position sociale, votre famille, et, apprenant avec satisfaction que vous offrez toutes les garanties désirables, n'hésite pas à vous remettre trente-cinq francs sur le dépôt de votre montre en or.

Une fois que vous avez ces fonds vous allez s'apper à la porte d'un tailleur, et vous le priez de vous prendre mesure. Ledit tailleur, avant de prendre ses mesures, prend votre argent, et vous livre sa marchandise dans le délai de huit mois. Voilà ce que ces messieurs appellent *travailler au comptant*.

Je ne crains pas de le déclarer : de jour où le tailleur s'est livré au procédé mesquin dont je viens de vous étre-

LE PATRIOTE FRANÇAIS.

leur, il a évidemment perdu dans moi ce que j'ai dans mon métier. Jusqu'à ce jour, le tailleur exerçait une profession noble, belle, philanthropique; car, après tout, le tailleur agissait bien plus libéralement encore que la Providence, qui se contente de donner de la pâture aux petits oiseaux. Or, ce bienfait, qui a été tout autre mesure dans différents vers, ne coûtait à la Providence qu'un peu de maïs, quelques vieilles croûtes de pain, plus des coquilles dans la belle maison. Mais le tailleur donnait plus que la pâture; il donnait des vêtements aux petits des humains.

C'est-à-dire que le tailleur devait passer des moments fort agréables en allant se planter au milieu du boulevard des Italiens, et en regardant défilier tous les jeunes fumeurs qui embellissent cette assemblée de leur présence; il pouvait se dire: "Si je n'existais pas, tous ces beaux jeunes gens n'auraient pour tailleurs qu'un simple figuier. O jeunes gens, jeunes gens, obéissez-moi, car je vous couvre de mes bienfaits!"

(La suite au prochain numéro.)



Le bruit courait ici hier soir qu'à Buenos Ayres, Rosas aurait fait assembler les chambres pour leur faire part de son projet de déclarer la guerre au Brésil.

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 26 septembre.

Buenos Ayres, brick anglais Tarmouth, suit pour Bahis.

Id. polacre brésilienne Industrie.

Id. paquebot Oreste.

SORTIES.

Ports du Brésil, brick norvégien Juno.

Amberes, brick goélette suédois L'ayden.

Rio Janeiro, paquebot anglais Viper.

NAVIRES PRÊTS A PARTIR.

Buenos Ayres, barquo française Baranc.

Valparaiso, vapeur anglaise Cormorant.

Gènes, brick sarde Rosa.

Buenos Ayres, barquo sarde Amistad.

Havre, brick français Mathilde.

Ste Catherine, polacre sarde Siempro Viva.

Valparaiso, brick anglais Conutep.

Buenos A. brick goélette amér. Brugton.

Id. brick américain Arctures.

Gènes, polacre sarde Conception.

Rio Grande, polacre autrichienne.

Santander, brick espagnol Churraco.

Buenos Ayres, polacre sarde Narcisso.

Ports du Brésil, brick esp. Indio Oriental.

Valparaiso, barquo anglaise Argentina.

AVIS AU PUBLIC.

L'individu auquel nous avons appliqué la qualification de CAVALLERO DE INDUSTRIA, n'est pas français. Nous nous sommes servi de sa langue maternelle, afin qu'il comprit mieux notre pensée.

Au rédacteur.

Monsieur,

Des versions qui tendent à donner mauvaise opinion de moi, circulent parmi ce que l'on nomme le public. Le public, donc, dit M. Capdehourat est coupable de l'état pathologique du capitaine Pothan, de la 2e compagnie du 3e bataillon des chasseurs basques; et moi, Ca. p'dhourat je dis, le public est trompé.

Voici la vérité: J'étais sur le point de me

mettre à table, lorsque M. Boucau vint me prier de me rendre auprès d'un officier basque blessé grièvement, aussitôt je me suis empressé d'accourir à sa demeure, on y arrivant j'ai rencontré, accompagné de son frère, monsieur Brie qui me précédait, le malade, devant ces messieurs, se refusa obstinément à me laisser agir. Il ne voulait le permettre qu'à son commandant Brie, auquel immédiatement je passai mon bistouri.

L'incision, donc, a été faite par M. Brie en présence de M. Pascal Detchemendy, Boucau, Pages, tous les membres de la famille, et, "le malade compris."

J'ose alors espérer que, dorénavant, l'on me rendra responsable de mes actions, et non, de celles des autres.

CAPDEHOURAT.

Docteur en médecine, ex-chirurgien-major des 3e et 5e bataillons des chasseurs basques.

NOTA. Je dois avouer que, la main sur la conscience, l'incision pratiquée par M. Brie, n'a pas dû être la cause des graves désordres dont le blessé se plaint.

AVIS DIVERS

AVIS.

On demande une bonne cuisinière. S'adresser à la pharmacie de la place.

AVIS AU COMMERCE.

Par suite du départ pour la France de M. H. Escher, la liquidation de la maison Aymes frères, arrivée au terme de sa société, sera faite par M. Arsène Isabelle ex-chancelier du consulat général de France, qui a été muni de tous pouvoirs à cet effet.

AVIS.

Des renseignements sont demandés par leur familles, sur le sort des nommés François Soubert, marin, natif de Marseille, qui se trouvaient en 1819, 20 et 21 chez Jean Marie sur le môle.

Et Etienne Borghetta, natif de Marseille âgé de 23 à 24 ans.

Les personnes qui pourraient en fournir sont priées de passer au bureau du "Patriote" où des communications importantes sont déposées pour les intéressés.

POUR MARSEILLE.

Le 10 octobre prochain partira par contrat, pour cette destination la neuve goélette française Ana, elle peut prendre encore quelque tonneau de fret et des passagers. Les personnes qui veulent profiter de cette occasion peuvent s'adresser à M. Laroche Lucas et Co., rue du cerrito No. 44.

AVIS.

Le capitaine du brick français Roger Bon temps venant du Havre, prévient les personnes qui ont des marchandises à bord de ce navire, de vouloir bien les retirer dans le délai de six jours parce qu'il doit suivre à Buenos-Ayres.

Dimanche prochain, 24 septembre 1843.

Bal dans la salle de Martin Cazenave, au bénéfice de MM. Brunel, Felix et David, qui ne négligeront rien pour que les amateurs soient satisfaits.

L'orchestre sera composé comme par le passé et il exécutera des quadrilles, valse et galops nouvellement arrivés de France.

Le bal aura lieu tous les dimanches et jours de fête depuis 2 heures de l'après midi jusqu'à huit heures du soir.

Prix d'entrée 12 veintains.

Le directeur de la salle

BRUNEL.

Livres à vendre récemment reçus de Paris et qui se trouvent de reste dans l'institution de M. l'abbé Paul, rue de 25 mai h° 342. Télémaque français Espagnol, et Espagnol français reliure très riche; id. tout en français. Dictionnaire français espagnol et espagnol français par Taboada. Histoire de Napoléon avec portraits, plans de batailles etc par Norvins. Physique avec planches par Birt. Géométrie ou traité de la figure de la Terre, comprenant la Topographie, l'arpentage, le nivellement, la Géométrie terrestre et astronomique, la construction des cartes etc par Francoeur professeur de la faculté des sciences de Paris.

Ouvrages complètes de Mirabeau, Histoire de la révolution française par Thiers. Cartes géographiques séparées. Matemáticas. Gramática de Chantreau.

AVIS AU PUBLIC.

En réponse à l'avertissement de Madame Saturcina Navarro de Lira, inséré dans le No. 1410 du Nacional, M. Joseph Reynaud répond:

1.° Qu'il ne refuse pas de payer le loyer de l'imprimerie Orientale; mais qu'il est en contestation avec la dite dame pour la quotité de ce loyer.

2.° Qu'une fois cette contestation terminée, et le chiffre du loyer fixé, la commission de los profugos a arrêté le paiement de ce loyer.

3.° Que l'imprimerie de cette dame est libre depuis le 30 juin: il était convenu avec elle que M. Reynaud quitterait l'imprimerie Orientale le 1.er juillet 1843: le 30 juin, l'imprimerie était libre, et le propriétaire de la maison était averti depuis le 15 que M. Reynaud la quittait. Avis en fut donné à la dite propriétaire. La preuve en sera faite au besoin.

AVIS

Au public et aux personnes qui ont des relations avec M. Francisco Maro, qu'il a transféré son établissement de meubles de la rue du Cerrito, cadre de San-Francisco, à celle de Solan, 35, près celle du 25 de mai, une cadre plus bas que la maison du gouvernement. On trouvera dans son établissement un grand assortiment de meubles riches et modernes.

Les personnes qui désirent apprendre à danser, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

A LOUER.

Une chambre pour homme seul, dans une maison occupée par une famille décente, et située au centre de la ville, dans la rue principale, avec ou sans meubles. On donnera tous les renseignements au bureau du Patriote français.

Le Gérant, Jb. REYNAUD.